

VARIA IMAGINATION (EXTRAITS)

Traduit par Mónica ZAPATA
UNIVERSITÉ DE TOURS, ICD – PROFESSEURE RETRAITÉE

Je remercie Eterna Cadencia Editora
pour avoir autorisé la publication de ces textes de Sylvia Molloy

Famille

Hommage

Plumetis, broderie, taffetas, faille, gros grain, sergé piqué, feutrine, casimir, fil-à-fil, brin, organza, organdi, voile, molleton, moleskine, peau de requin, cretonne, bombasin, Tobralco, velours, soutache, cloqué, guipure, sous-poil, satin, mousseline de soie, coton mercerisé, ficelle, linon, entre-deux, soie grège, soie artificielle, surah, popeline, coutil, toile, batiste, nansouk, jersey, reps, lustrine, ñanduti.

La Exposición. La San Miguel, d'Elias Romero. *La Saida*. Les Turcs de la rue Cabildo. Les soldes.

Empiècement, raglan, manche japonaise, canotier, taille princesse, costume trotteur, jupe plissée, jupe à pans, jupe plateau, jupe tuyau, un pan, un parement, une surpiqûre, un rajout, une pince, un passant, un bâti, les épaulettes, liserer, enfiler, un onglet, jours, point de tige, un feston. L'emmanchure, la confection.

Je me souviens de ces mots de mon enfance, des après-midis pendant lesquels je faisais mes devoirs en écoutant parler ma mère et ma tante qui cousaient dans la pièce d'à côté. Je reproduis ce désordre couturier en leur mémoire.

Varia imaginación, Beatriz Viterbo Editora, 2003, p. 21-22

Savoir d'une mère

La langue française occupe une place particulière dans ma vie, elle est chargée de passions. Enfant, je voulais l'apprendre parce que ma mère en avait été privée. Fille de Français, ses parents avaient changé de langue à la naissance de leur troisième enfant. Ma mère était le huitième. Au lieu de parler français en famille, mes grands-parents passèrent à l'espagnol, ne gardant le français qu'entre eux. Je voulais récupérer cette langue maternelle pour que ma mère eût deux langues, tout comme mon père. Être monolingue paraissait pauvre.

Le français prit un nouvel essor dans ma vie lorsque je commençai à étudier la littérature française. Je fus éblouie par ma professeure, de dix ans à peine mon aînée. Elle était malheureuse en mariage, c'est du moins ce qu'on disait. Je calquai mes goûts littéraires sur les siens : Racine était meilleur que Corneille. Proust plus intéressant que Gide. Adopter cette dernière préférence fut difficile, de même que plus tard, toujours à cause d'une femme, j'eus

du mal à préférer les chiens aux chats, mais l'amour est capable de tout. Cela fut difficile parce que, secrètement, je me reconnaissais davantage en Gide : dans son protestantisme, ses interminables débats moraux à propos d'une sexualité que je devinais être la mienne bien que je n'en fusse pas tout à fait sûre, dans l'efficacité de certaines de ses phrases apprises par cœur en guise de talisman dont je me souviens encore aujourd'hui avec plus ou moins d'exactitude : « *Chacun doit suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant* ». Proust n'interpellait pas de la même façon mes questionnements éthiques de l'adolescence.

Ma professeure de français voulait pratiquer l'anglais, elle me suggéra d'échanger des cours. J'allais chez elle deux fois par semaine, quand elle était seule. Ses enfants, encore jeunes, étaient à l'école. Nous faisions des résumés de livres que nous avions lus, nous discussions, elle avait besoin d'améliorer son orthographe et me demandait des dictées. Je me rappelle une fois où j'ouvris au hasard le livre qu'elle était en train de lire et commençai à dicter un passage, n'importe lequel, sans trop faire attention au contenu. Je me rappelle seulement qu'en lisant une phrase qui disait que le protagoniste « *gave a low, sexual laugh* », ou quelque chose de similaire, je me troublai, mais je parvins à poursuivre. J'avais peur qu'elle ne perçût quelque chose, qu'elle ne pensât que j'avais choisi ce passage exprès. J'ai toujours pensé que ce livre était *Tono-Bungay* de H. D. Wells, je ne sais pas bien pourquoi. Je n'ai jamais, jusqu'à aujourd'hui, retrouvé cette phrase.

Vint le jour où ma professeure m'annonça qu'elle quittait l'Argentine. Son mari, agent consulaire, venait d'être muté à Istanbul. Nous eûmes notre dernière leçon de conversation, puis le mari arriva, m'offrit à boire et la boisson me fit tourner la tête. Au moment de faire mes adieux, je ne sus pas quoi dire, je serrai des mains maladroitement, de manière formelle et en silence. Cette nuit-là je dormis mal, je pleurai. Ma mère me surprit et je lui dis seulement que j'étais triste parce que je n'avais pas pris congé de Madame X comme il fallait. Le lendemain ma mère arriva avec des jouets. C'est pour les enfants, me dit-elle, apporte-les-lui, dis-lui qu'hier tu les avais oubliés, ainsi tu pourras donner à Madame X le baiser que tu ne lui as pas donné.

Varia imaginación, Beatriz Viterbo Editora, 2003, p. 27-29

Voyage

Varia imagination

Mon père mort, ma mère se replia toujours plus dans son monde, fait de souvenirs et, surtout, de conjectures, invariablement catastrophiques. Elle savait peu de choses de ma vie, seulement la portion misérable que moi, égoïstement, lui concédais afin d'éviter ses questions. Elle comblait le non-dit avec son imagination et elle se faisait du souci. L'argent, ou ma relation désinvolte avec lui, si différente de la sienne. Mes amis. Le téléphone sonnait et elle répondait : c'est pour toi. C'est un homme ou une femme, demandais-je, afin de situer l'interlocuteur. Je ne sais pas, répondait-elle inquiète, tu as des relations bizarres, ma fille. Un jour, elle me dit soudainement : j'ai un souci et je veux t'en parler, dis-moi, tu as un enfant à Paris ? La question me prit de court et en même temps me soulagea : j'éclatai de rire. Tu y vas si souvent, je ne sais que penser, répondit-elle, un peu vexée, et je regrettai d'avoir ri. Alors tu as quelqu'un, insista-t-elle. Je répondis que oui, et à mon tour j'inventai un amant, oui, comment s'appelle-t-il, Julien, c'est bizarre pour un Français, ne crois pas, il y a une église à Paris, et un écrivain aussi, et un vin, le Julié纳斯. Je dis tout cela pour calmer les soupçons, pour ne pas lui dire que oui, ce n'était

pas un prénom courant et que, en outre, c'était le prénom que Vita Sackville West employait dans ses aventures à Paris avec Violet Trefusis. Moi, toujours si littéraire, je venais de lire ces lettres.

Ma mère me questionnait très peu souvent à propos de cet amant imaginaire. Je crois qu'elle reconnaissait l'artifice mais, en même temps, elle avait besoin d'y croire. Deux ou trois ans plus tard, lors d'une autre visite à Buenos Aires, je décidai d'en finir avec cette tromperie et je lui dis que Julien était en réalité une femme. Elle voulut connaître son prénom, je le lui dis. Est-elle juive ? demanda-t-elle ; et ne me crut pas quand je lui dis que non. Elle voulut savoir aussi si elle avait déjà été mariée, je ne sais pas très bien pourquoi. Divorcée, lui dis-je, et elle dit alors, sur un ton de réprobation, je l'imagine les cheveux blonds : teints, ajouta-t-elle après un silence.

Une heure plus tard ma mère voulut sortir se promener et me demanda de l'accompagner. Elle manquait d'assurance et elle avait besoin d'un appui pour marcher. Nous traversâmes le square d'Olivos, chaud et poussiéreux, et elle me dit je veux entrer dans l'église. Ma mère n'était pas pieuse. Elle s'assit sur un banc, peut-être pria-t-elle, pendant que je marchais dans l'une des nefs latérales, en regardant distraitement l'intérieur de cette église qui manquait totalement de charme. C'est ce que nous fîmes, ma mère et moi. En sortant, elle me dit : je ne connais pas grand-chose à ces amours-là. Je lui proposai de déjeuner dehors et elle accepta. Elle mangea avec une faim surprenante.

Ce n'était pas vrai qu'elle n'en savait rien, bien entendu. Vingt ans plus tôt, lorsque le Charles Tellier était sur le point de partir pour Le Havre pour m'emmener faire mes études en France, quand la cloche sonna, invitant les visiteurs à quitter le navire, elle me prit à part et me dit : en Europe il y a des femmes adultes qui recherchent de jeunes secrétaires mais en réalité ce qu'elles cherchent, c'est autre chose. Sans autre explication, elle m'embrassa et s'en alla, en me laissant perplexe. Je le lui rappelai pendant que nous déjeunions. Vraiment, dit-elle étonnée, je ne m'en souviens pas du tout.

Varia imaginación, Beatriz Viterbo Editora, 2003, p. 61-63